

Chemin d'exils

Avant de quitter la famille, il me semblait que le plus difficile serait de partir. En fait, c'est d'arriver qui est le plus dur. À longueur de journées sur la plage de Calais, je regarde l'horizon, vers ma terre promise. Elle paraît tantôt lumineuse et à portée de main, tantôt embrumée et interdite d'accès. Malgré mon appel répété *I want to go to England*, elle reste indifférente à mes vœux et à ma prière ; mais un jour viendra où on s'embrassera, où elle m'enlaccera !

Je suis né en Syrie, j'y ai vécu toute mon enfance, c'est mon pays. J'y ai vécu comme tous les enfants du monde : l'aîné d'une maison considérée comme une bonne famille, digne, appréciée, respectée. Après les classes au lycée de Raqqa, mon père m'a inscrit à l'université ; il souhaitait que j'étudie la médecine et que je devienne docteur, comme lui l'était devenu vingt-cinq ans plus tôt. Il avait appris et était retourné dans sa ville natale, où il avait épousé la femme qui lui était promise ; mes frères, ma sœur et moi-même sommes tous nés dans la demeure de notre grand-père. Notre famille est très unie : les oncles, les cousins habitent à quelques kilomètres les uns des autres. Rien d'extraordinaire !

Parfois je suis triste d'avoir tout quitté : ma famille, ma ville, mes études ; je me demande s'il était sage de partir, si c'était la

bonne direction à prendre... mais avais-je vraiment le choix ? Le pays est éclaté en quatre zones, chacune tenue par des hommes pour qui la mort est un salut, celle de leurs adversaires est même un trophée. Et le peuple paisible se retrouve prisonnier de ces divisions : circuler entre les régions contrôlées par le régime, l'armée libre, les Kurdes ou Daesh, c'est risquer sa vie, c'est s'exposer à mourir à n'importe quel moment.

Quand je suis parti vers l'université de Damas, la famille répétait que c'était un « grand voyage », une montée vers la capitale ; mes parents me disaient que c'était une promotion, une récompense pour les efforts d'un enfant studieux. J'ignorais presque tout de la politique, les divisions me semblaient exagérées pour effrayer la population. Mais j'ai vite compris : le régime officiel est fort dans la capitale, alors que ma région était envahie par les fanatiques. Tous ceux qui sont originaires de cette région étaient considérés comme des suppôts de cette faction, les bras armés de la révolte soi-disant religieuse. Dès lors, tous les coups étaient permis aux policiers, aux gendarmes et aux militaires qui arrêtaient et contrôlaient les habitants pour un oui, pour un non. Et « les coups », ça signifie qu'ils frappaient sans crainte d'être réprimés, qu'ils se permettaient d'insulter mon père et ma mère, inconnus d'eux, mais décrits comme appartenant à Daesh et susceptibles d'assassiner sans vergogne ; mes pauvres parents, qui ont élevé leurs enfants dans le plus strict respect du Coran et dans la tolérance des *kâfirs asli*, les mécréants d'origine !

À trois reprises la police m'a arrêté et enfermé dans les prisons. Pourtant, aucun crime, aucun délit ne m'étaient reprochés ; mon seul défaut était de venir du nord, des rives de l'Euphrate. Mon premier enfermement a duré trois mois et le second, sept mois. Pour me faire avouer quelque chose dont j'étais innocent, ils me torturaient avec les méthodes horribles : la plus classique était l'usage des électrodes partout sur le corps ; ma souffrance, mes hurlements avaient pour seul effet d'être à nouveau frappé

Rencontre baladine

À trente ans, Alex pense avoir déjà tout connu, tout vécu au cours de ses reportages transformés en périple. Il se demande parfois quelle réponse donner à la question de l'« aventure », tant le risque lui semble ordinaire, tant il lui est familier. Tour à tour pisteur, voyeur, témoin, ses histoires font rêver les auditeurs de ses conférences qui imaginent que toute bête est féroce par plaisir : « vous oubliez que seuls les humains et les rats répondent à cette définition » aime-t-il à répéter.

Depuis qu'il baroude à travers les déserts, les forêts et les océans, il n'a pas oublié ses débuts à trimer à l'affût des animaux dans les forêts voisines. Entre deux voyages, Alex revient dans son village natal, dans la maison héritée de ses parents : un point stable qui le rassure, un havre tranquille. Le jardin en friche cajole par sa bonhomie réparatrice, les oiseaux nichent où bon leur semble, les rares fleurs donnent le sentiment d'un paradis naturel. L'intérieur du logis est resté le nid créé par sa mère, tel qu'Alex l'a connu dans son enfance : les animaux qu'il traque ont le même gîte depuis l'éternité de l'espèce, alors pourquoi songer à modifier le sien ?

Il apprécie cette constance de la vie et en a tiré une philosophie simple : mieux vaut rencontrer un dragon de Komodo dont le

comportement est permanent qu'une pimbêche dont les emportements sont parfois subits.

Les périodes dans le cocon familial sont l'occasion de revivre ses débuts, de se remémorer les vérités premières du métier. Alex profite des journées pour aller à l'affût des hôtes de la forêt voisine : levé tôt le matin, il surprend le réveil d'un cervidé ; déambulant dans la journée, il assiste aux volées des bâtisseurs de nids ; tardant jusqu'au coucher du soleil, il voit lapereaux et renardeaux apprendre la vie. Ces scènes discrètes, presque secrètes, entrent dans son objectif et s'éternisent dans le boîtier. Malgré son appareillage technique, Alex a gardé ses yeux et son âme d'enfant.

Ce matin, il prend le temps de vivre. Le printemps tarde à venir, les primevères fleurissent à peine, rien n'incite Alex à patienter dans ses cachettes habituelles. Au programme, une promenade le nez au vent, la rencontre fortuite avec une bête ou une fleur, la surprise inattendue offerte par une ombre ou un reflet. Les mains dans les poches, un appareil autour du cou, le chemin sous les souliers, il espère retrouver le bonheur simple des choses simples.

Une brume rase caresse les cultures de la campagne endormie. Un terrain ensemencé laisse exhaler un voile blanchâtre. Une toile d'araignée égoutte son bain de rosée. Un tapis d'ancolies s'étale en bordure du sentier. Chaque instant capte le regard. Alex revit l'innocence de son enfance.

— Ça, c'est éternel, songe-t-il, c'est l'éternité sincère.

— Pardon, monsieur, je voulais vous demander...

Alex exècre ce genre de rencontres. Son expérience lui a appris que le premier et le pire dérangement, c'est le mot lâché, le papotage, le blablabla. Voir quoi que ce soit, observer, entendre, écouter, humer, saisir, ça implique le silence. A contrario, il sait que la parole est le propre de l'espèce humaine et qu'il doit les tolérer, l'une et l'autre.

Père Antoine

— Eh, père Antoine, l'est-y prêt à partir, ton tracteur ?

— Comment ça, prêt ? Il est toujours prêt, mon tracteur ! Et je m'en vas de ce pas l'emmener à Bry pour la fête que le père Raymond m'a dit qu'ils y font. Je connais ce coin. Je savons point comment qu'ils y font la fête chez eux autres, mais je vas leur faire voir que je suis point en reste !

Toute la tablée dominicale s'amusait de l'enthousiasme inaltérable du père Antoine

— Bry, pendant que tu y seras, pense à acheter du fromage : le Brie, c'est bien connu ! À ton retour, on recommencera la fiesta !

— Oublie pas d'allumer ton GPS si tu veux point te retrouver chez les Cosaques ou chez les Basques, on sait jamais, avec toi, où que t'es rendu.

Le tracteur du père Antoine avait presque le même âge que lui, c'était du moins ce qui se racontait tant ils étaient inséparables. Antoine était fier de sa mécanique, il l'avait bichonnée pendant toute sa vie de paysan, qu'il prononçait « paysan » avec un pétilllement des lèvres. Il aimait son métier, hérité de plusieurs générations avant lui, pour rien au monde il n'aurait voulu en changer, pas même le simple nom :

— Cultivateur, agriculteur, c'est des mots bien trop savants

pour nous autres. C'est les jeunes qui se gonflent avec ça : ils sont tous devenus des techniciens bio-trucs ou des spécialistes écolomachins, y a même des ingénieurs agroalimentaires ! Nous, les anciens, on est nés au pays, on est des paisans, tempêtait-il volontiers.

Le lendemain de cette partie de rigolade, l'ambiance était tout autre : le père Antoine n'avait pas fermé l'œil de la nuit ; la mère l'entendait fouiller les placards et réunir ses affaires ; sans arrêt, il montait et descendait l'escalier ; les serrures de la grande valise claquaient ; le père ajoutait toujours quelque chose qu'il craignait d'oublier.

Après quoi, il était sorti dans la cour et avait ouvert avec fracas les larges portes du hangar.

— Qu'est-ce qu'y fait ? qu'elle se demandait au fond de son lit. Va tout de même pas partir avec son fichu tracteur à cette heure ?

Le père Antoine a passé de longs moments à surveiller les jauges, à ficeler des jerrycans de carburant, à contrôler la pression des roues. On aurait dit qu'il préparait son engin à un examen de sélection, il le bichonnait pour un concours plus rigoureux que n'importe quel contrôle technique !

— Si je veux rouler à mon allure, si je veux être plus tranquille sur la route, j'ai pas intérêt à me laisser prendre la tête avec des brouilles ! Faut que je pense à tout... Y aura personne pour me secourir si je manque d'un peu d'huile ou si je crève. Fais gaffe, mon gars, fais gaffe ; y a des malins qui se font avoir et des prudents qui donnent l'exemple. Oublie pas ça !

La mère l'entendait parler tout seul ; c'était son habitude, à tel point qu'on le laissait suivre son idée et plus personne ne l'écoutait quand il bougonnait de la sorte. Du coup, il râlait encore plus quand il demandait une affaire à quelqu'un et que personne ne l'écoutait !

Rouler, entendait-elle avec inquiétude, mais pour aller où ?

Posez vos pieds vagabonds sur le seuil d'un ami

Préambule.....	5
Chemin d'exils.....	7
Épreuve de vérité.....	17
Rencontre baladine.....	27
Le chemineau.....	39
La fête est finie.....	51
Noyade dans le marais.....	59
Père Antoine.....	71
Sénateur, brave soldat.....	83
Égarés dans la Baie.....	91
Ce que le vent dit aux rochers.....	103